

## L'ABBAYE D'ORVAL

## LEGENDE.

(Suite).

## III

La malheureuse duchesse, tout du moins, n'était pas isolée sans retour, abandonnée complètement. Il lui restait son frère. Le comte Arnould était accouru à Bouillon, dès qu'il avait appris l'épouvantable drame ; il avait essayé, — vainement tout d'abord, — d'adoucir l'amertume de ces larmes qui ne devaient plus tarir, de fortifier, de soulager ce cœur de mère qui jamais ne pourrait oublier. D'abord ses efforts furent vains, car la blessure était trop vive.

— Il n'y a plus pour toi qu'un espoir de salut, qu'un moyen de secours... Tu vas me suivre, sœur chérie ; tu viendras vivre près de moi, au vieux château natal.

— Arnould, c'est ici qu'ils sont morts : ici que je veux pleurer.

— Sœur, la main de Dieu est partout, et partout aussi la présence de ceux qui sont partis avant nous, que nous irons rejoindre... Je suis veuf et seul, je me fais vieux ; reviens, tu seras ma compagne. Si tu savais comme tous t'accueilleront, te souriront là-bas ! Ils t'ont vue tout enfant, et ils t'aiment encore. Tu as grandi dans notre forêt, reviens donc y mourir... Et tu y trouveras, vois-tu, de nouvelles connaissances. De bons religieux, simples, bienveillants, utiles, qui viennent de bien loin, bien loin, par delà les monts ; qui demeurent à présent sur mes terres et qui font tant de bien chez nous ! Je ne sais comment ils s'y prennent, Mathilde, en vérité ! mais ils trouvent toujours, sans qu'on le leur demande, du pain pour les affamés, des secours pour les indigents, des baumes pour les blessés ; des remèdes pour les malades ; de bonnes paroles, de bons conseils et de bonnes prières pour tous. Viens les voir, ma sœur, et, crois-moi, ils sauront soulager ta peine. Ils trouvent, dans leur foi en Dieu, des ressources infinies. Tu seras moins triste et moins seule quand ils t'auront parlé !

La duchesse finit par céder. Elle fit ses préparatifs de départ pour s'en retourner avec son frère. Elle arriva, pâle, émue, toute en deuil, dans ce vieux manoir de Chiny, où elle avait passé le temps de son enfance. On ne put, hélas ! disposer, pour fêter son arrivée, ni fêtes bruyantes et pompeuses, ni divertissements intimes. Chacun comprenait que cette noble veuve, cette mère désolée, ne demandait plus autour d'elle que silence, solitude et repos, pour mieux porter son double deuil.

Le comte Arnould, toutefois, n'avait garde d'oublier ses bons amis les religieux, dont il avait vanté à sa sœur les vertus, la puissance. Aussi, lorsque Mathilde se fût, dans son castel, reposée quelques jours ; lorsqu'elle eut été prier sur les tombes de leurs pères, quand elle eut reçu les simples et compatissants hommages de quelques amis d'enfance, groupés autour du toit natal, il l'invita à venir visiter avec lui, au cœur de la forêt, les bâtiments du nouveau

cloître, et dès le lendemain, par son ordre, pages et serviteurs, hommes d'armes et valets, chevaux et litière fermée, franchirent le pont-levis du castel et s'engagèrent dans l'ombre des grands bois, sous les branches vertes et touffues, sous la voûte d'épais feuillage.

Les bons religieux, en leur retraite, n'avaient pas même été prévenus ; car, — le comte Arnould le savait bien, — leur asile, leurs bras, leurs cœurs, étaient toujours ouverts à ceux qui avaient besoin de consolations et de secours, de repos et de refuge. Et puis ils virent une femme en deuil et comprirent. Peut-être n'auraient-ils point su accueillir avec grâce, louer éloquentement quelque fière châtelaine, quelque heureuse de ce monde. Mais ils avaient déjà vu et essuyé tant de larmes ; ils savaient parler si bien, à son heure, le langage des affligés !

Ce silence bienfaisant des grands bois, ce repos et cette fraîcheur, ces longues heures passées dans le calme de l'église, ces méditations tranquilles qui apportaient un peu d'espoir, ces pieuses exhortations qui faisaient entrevoir, après l'épreuve et la douleur, les sereines régions de l'autre vie, procurèrent à la pauvre affligée un soulagement rapide.

— Je me sens mieux ici, j'y resterais toujours, — dit-elle à son frère Arnould, dans une de leurs promenades

— Je te l'avais bien dit, ma sœur. Aussi quoique je doive m'en retourner sous peu, car l'on a besoin de moi au castel, je t'engage à demeurer en cette douce retraite, — non point toujours, comme tu me le disais tantôt, méchante sœur, — mais assez de temps, du moins, pour que tu puisses devenir plus tranquille, moins affligée. Du reste, je vais laisser ici, à ta disposition, chevaux et litière, gardes et valets, qui te ramèneront en sûreté près de nous, dès que tu en auras envie.

— Merci, frère. Je ne te promets pas d'oublier ; mais je veux tâcher du moins de me résigner, de vivre. Et j'irai te retrouver quand je me sentirai plus forte. A plus tard donc, mon bon Arnould, mon seul ami !

— A bientôt, je l'espère, — conclut le noble comte en embrassant sa sœur.

Puis le lendemain, dès l'aurore, il donna l'ordre du départ, fit amener son palefroi, et, ayant pris congé de Mathilde et des bons Pères, reprit à travers la forêt le chemin de son château.

La comtesse, demeurée seule, employa ses longs loisirs en promenades sans but à travers la forêt ; en méditations pieuses au pied de la petite chapelle au centre du grand bois ; en rêveries tristes et douces au bord de la source vive et fraîche qui, jaillissant en cet endroit, loin de là, s'égarait et bondit. Par quelle bizarre opposition, ou peut-être par quel charme étrange, l'aspect transparent des eaux, de cette eau perfide et profonde qui lui avait ravi son fils, possédait-il toujours un si touchant attrait pour elle ? Était-ce ce murmure qui berçait sa douleur, cette fraîcheur qui ranimait son front, cette onde qui emportait ses larmes ?... Quoi qu'il en puisse être, c'était au bord de la source qu'on la voyait venir, qu'on la voyait s'asseoir, évitant la chaleur de midi sous l'ombre épaisse des grands chênes et y restant jusqu'à ce qu'elle entendit vibrer à l'horizon, au clocher du monastère, les sons lointains et doux